L'image du Moyen Age français dans la poésie de Iulia Hasdeu

Ştefania RUJAN
Université "Valahia" de Târgovişte

Résumé : Iulia Haşdeu, poète d'origine roumanie et d'expression française, morte avant d'avoir eu dix-neuf ans, a laissé dans le recueil de vers intitulé suggestivement « Chevalerie », une image du Moyen Âge français, pleine de charme et de couleur. Les personnages masculins ou féminins, légendaires ou simples mortels, sont animés par des sentiments nobles et généreux. L'honneur féodal et l'esprit guerrier côtoient la foi religieuse et l'amour chevaleresque. Le retour au Moyen Âge implique, de la part de l'auteur, dans le sillage du romantisme, une contestation du présent où l'amour et la poèsie ne trouvent plus de place.
Mots clé : Moyen Âge, chevalier, grande dame, page, foi, amour chevaleresque, idéalisation, honneur, vaillance, fidélité.

Née en 1869, Iulia Hasdeu provenait d'une famille de créateurs, écrivains et poètes, qui s'étaient exprimés, chacun, dans une autre langue européenne. Son arrière-grand-père, Tadeusz Hasdeu avait écrit en polonais, son grand-père Alexandre en russe, son père en roumain et elle, représentant la quatrième et la dernière de cette noble tradition, avait choisi le français comme langue d'expression. Remarquablement douée du point de vue intellectuel et artistique, Iulia Hasdeu – Lilica ou Lili pour le cercle de famille – savait lire et récitait de petits poèmes pour enfants depuis qu'elle avait deux ans et demi. A quatre ans elle écrit ses premiers mots sur les feuilles d'un livre publié en allemand, à huit ans elle passait simultanément les examens pour quatre années d'étude, apprenant aussi l'anglais, l'allemand, le piano, le canto et la peinture. Conscient des talents et de l'intelligence remarquables de sa fille, Bogdan Petriceicu-Hasdeu, un des plus connus écrivains roumains de l'époque, décide de l'envoyer à Paris pour qu'elle puisse bénéficier d'une éducation à la mesure de ses dons naturels. Après avoir brillamment passé son bac en 1886, Iulia se fait inscrire à la Faculté de lettres et de philosophie, à l'Université de Sorbonne où elle écoute avec intérêt et enchantement des cours donnés par un groupe de professeurs remarquables dont Louis Léger, Paul Janet et Paul Gérard. Les nombreuses lectures de Platon et d'Aristote, de Descartes et de Copernic, de Leibniz, de Bacon et de Newton ouvrent des horizons infinis à cette jeune « âme studieuse et pensive ». Tel qu'elle écrit à son père, avec qui elle a entretenu une longue correspondance, ses études lui offrent la possibilité de rencontrer des professeurs et camarades intelligents, en compagnie desquels elle s'ouvre de véritables fenêtres spirituelles vers le monde : « Rien ne m'intéresse et ne m'amuse comme de causer science, littérature ou art avec mes camarades de la Sorbonne ou mes professeurs ou mes amis M. Léger, Maillart, Martel.[1]

Les vacances en Roumanie après la première année d'études à l'Université lui permettent de visiter les monastères et les lieux qu'elle chérissait particulièrement. Par ailleurs l'image de son pays natal restera une coordonnée essentielle de la poésie et de la correspondance de Iulia Hasdeu : « Bon Dieu ! Que ma Roumanie est belle et comme elle mériterait d'être heureuse ! »[2]

Il suit une période extrêmement riche en esquisses de poèmes, qu'elle avait commencé à écrire dès un âge très tendre. A cela s'ajoute des heures et des heures consacrées à ses études et à ses lectures. Malgré sa faiblesse physique et les maux de tête qui la torturaient elle ne cesse ni de travailler, ni de rire et de s'amuser comme il seyait à une jeune fille de son âge. On aurait dit qu'elle avait peur de « ne pas mourir sans avoir ri. »[3] Néanmoins, plus son état empire, plus la peur

[1] Iulia Hasdeu et B.P. Hasdeu – *Documente şi manuscrise literare. Corespondenţa*, vol. III, p. 340.
[2] Ibid., p. 306.
[3] Ibid., p. 411.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

s'empare de son âme jeune et vulnérable. L'idée de sa mort inéluctable la met dans état de déchirement, de souffrance indicible :

Qui croirait que l'enfant aux papillons semblable
Cache au fond de son âme un deuil inéluctable ?

s'exclame-t-elle, avec amertume, dans un de ses poèmes.

L'idée de faire paraître ses poésies l'effleure de plus en plus souvent. Sa maladie va s'empirer et en dépit de son isolement total et des traitements rigoureux qu'elle suit, ses crises sont toujours plus fréquentes. La jeune poétesse, l'étudiante brillante et ambitieuse, la fille adorée et aimante qu'elle était allait mourir le 29 septembre à la suite d'une dernière crise d'hémoptysie qui avait mis fin à une vie brève – elle n'avait même pas 19 ans – mais bien remplie.

Ses œuvres posthumes *Bourgeons d'avril* et *Chevalerie* renferment des poèmes touchants par leur fraîcheur et leur spontanéité témoignant de ses « dons naturels et acquis », de son « grand esprit », de sa « vive intelligence », et non en dernière instance de sa « nature délicate et poétique ».[4]

Les poèmes réunis sous le titre *Chevalerie* ont un parfum de mélancolie et de nostalgie qui « leur confère un charme ineffable. » Ce beau petit recueil est d'autant plus important pour l'histoire des littératures et des mentalités qu'il restitue le Moyen Age, époque que son auteur connaissait bien grâce à ses lectures variées et à ses études à la Sorbonne. Même si le Moyen Age présenté n'est pas strictement localisé géographiquement et que certains poèmes soient inspirés par d'autres pays européens (l'Allemagne, l'Angleterre, voire la Roumanie), le lecteur tant soit peu avisé reconnaît facilement dans ce cycle un tableau vivant et attachant du Moyen Age français. Effectivement, la plupart des poèmes de ce recueil lui sont consacrés, le reconstituant dans ce qu'il a de typique et d'attrayant. Qui plus est, elle a mis quelque chose de particulier provenant de sa sensibilité poétique et son imagination juvénile, enflammée. D'ici une certaine idéalisation et poétisation de cette époque éloignée qui correspondait aux besoins incoercibles de pureté et d'absolu d'une jeune fille lucide et ambitieuse, mais aussi sensible et romanesque.

Ce retour en arrière, vers un passé que l'on pourrait croire mort et enterré depuis belle lurette impliquait aussi chez elle, dans le sillage du romantisme, une contestation du présent qui la rendait mécontente, voire malheureuse et où le poète ne trouve plus la place qu'il mérite :

Cette vie héroïque et pleine de périls
Vient très souvent hanter mes rêves puérils
Elle est fort à mon goût, et souvent, je regrette
D'être née en des temps un peu trop raffinés
Où l'on trouve l'honneur et l'amour surannées
Et dans lesquels un fou peut seul être poète.[5]

Un rapport de mutualité, d'affectivité s'établit entre la poétesse et la spiritualité du Moyen Age. On la sent attachée aux personnages auxquels elle redonne vie et qu'elle n'est pas près d'oublier. On dirait qu'elle veut se placer à la fois « à l'intérieur et à l'extérieur » de cette époque éloignée dont elle était férue. Certains titres et sous-titres des poèmes rappellent quelques-uns des principaux genres poétiques cultivés au Moyen Age : le sirventès (*Sirvente*), la ballade dont les maîtres restent François Villon et Charles d'Orléans (*Ballade*), le lai, petite conte d'amour laissé, à titre d'exemple, par Marie de France (*Le Lai des Marguerites, Lai du Chevalier à sa Dame*).

La jeune poétesse s'imagine, peut-être d'une manière en quelque sorte ludique, être un de ces « trobar clus » ou « trobar leu » qui chantaient l'amour, la fidélité, la loyauté, l'honneur et le dévouement, bref tout ce qui lui tenait à cœur. En dépit d'une double distanciation en tant que contemporaine et étrangère, elle proclame à haute voix son appartenance à ce temps de gloire et d'héroïsme :

J'étais faite pour naitre au bon vieux temps passé,
En ces temps glorieux où, fier du sang versé

[4] Angelo de Gubernatio, preface à *Oeuvres posthumes. Bourgeons d'avril*, Bucarest, 1889.
[5] Iulia Hasdeu *Chevalerie*, Editura Eminescu, Bucuresti, 2001, p. 8.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

Pour sauver l'innocent, pour punir le coupable,
Un chevalier venait, les mains rouges encore
Emmener dans sa tour, aux sons joyeux du cor,
Sa dame au regard adorable.[6]

Le Moyen Age français tel qu'il est restitué par Iulia Hasdeu est charmant, plein de couleur, de vie et de mouvement. La figure masculine la plus représentative est celle du chevalier, personnage emblématique, quasiment symbolique. Les plus dignes d'estime et qui réjouissent pleinement de celle de l'auteur sont les personnages de légende, les guerriers célèbres : le grand Roland, « fleur de la chevalerie », neveu de Charlemagne, le « noble » Bayard, « sans reproche et sans peur », Aymer « toujours vainqueur aux tournois, aux batailles. » Le recueil pullule de chevaliers vaillants qui « mènent une vie héroïque et pleine de périls » et qui, de surcroît, s'avéraient bons et justes en temps de paix, défendant les faibles et les innocents. L'admiration que l'auteur leur voue est d'autant plus grande qu'ils étaient animés par un puissant sentiment religieux. Cette foi profonde et sincère les poussait à tout abandonner – château, femme aimée, tournois, etc. – pour aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ, à Jérusalem. La troupe des chevaliers qui s'apprêtaient à partir pour la croisade forme un tableau à la fois expressif et réaliste, digne du pinceau d'un peintre :

Les chevaliers dans cette enceinte,
S'assemblent aux sons des clairons ;
Tous les preux vont en Terre Sainte,
Comtes et ducs et hauts barons
Portant casques et ceinturons,
Damoisels à la taille ceinte
Du baudrier d'or à fleurons. [7]

D'autres personnages typiques du Moyen Age français qui évoluent dans le recueil de Iulia Hasdeu sont le page et le ménestrel. Le premier est un habitué des châteaux. Fragile, il peut devenir facilement la victime d'un amour passionné pour une Dame cruelle et moqueuse qui n'hésite pas à l'envoyer sur un champ de bataille. Désemparé, étourdi de chagrin, torturé par sa passion il y laisse sa peau. Un autre page est un enfant adorable au « profil de camée » et aux cheveux d'or semblables à « une gerbe d'épis par les vents remuée. » D'origine noble, il n'a pas de parents et, pour un instant, il voit dans la belle Dame à laquelle il tient compagne, sa mère. Celle-ci souffre, elle-aussi, parce qu'elle n'a pas d'enfants. Deux êtres solitaires, qui souffrent en silence et qui unissent, pour un instant, leur solitude. Il y a ensuite les pages « bavards » d'une dame dont le Seigneur, « un noble comte » allait partir pour la Croisade, ou un page hardi, « joli garçon » qui embrasse furtivement le peloton de laine de sa Dame adorée, tombé par terre, avant de le lui rendre. Quelquefois une certaine complicité, une relation ambiguë semble s'insinuer entre ces personnages satellites et les Dames autour desquelles ils ne cessent de tourner.

Le ménestrel (jongleur, peut-être troubadour ou trouvère) est, selon Julia, quasiment omniprésent dans la société féodale. On le rencontre dans les vastes salles des châteaux, près d'un manoir, aux grands tournois, aux joutes sanglantes, au coin d'une rue ou dans une place publique. Il fait des « tours de force » pour égayer la foule, il chante des ballades pour célébrer non seulement la beauté des grandes Dames mais aussi les « gestes » et les « luttes brillantes » des preux chevaliers. Gai ou triste, selon les circonstances, il va de ville en ville, de château en château, à la fois musicien et poète :

Je suis le ménestrel errant

Dans ma course incessante et folle
Je vais riant, chantant, souffrant
Avec mon chien et ma viole.[8]

[6] Ibid., p. 6.
[7] Ibid., p. 82.
[8] Ibid., p. 48.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

Loyal, courageux et honnête, il est heureux quand il réussit à faire sourire ou pleurer d'émotion une belle Dame souvent délaissée par « un seigneur hautain et dur », véritable « lance féodale. » Les aventures amoureuses, quelque attrayantes qu'elles fussent, ne peuvent pas interrompre sa « course errante » car c'étaient là son destin et sa mission :

Je chante, on me paie, et je pars,
Et je reprends ma course folle,
Bravant partout mille hasards,
Avec mon chien et ma viole.[9]

Ménestrel moderne, la jeune Iulia aimait sans doute ces confrères du Moyen Age et l'époque à laquelle ils ont vécu, époque de gloire et d'amour.

La revivification du Moyen Age inclut aussi la peinture de la femme à cette époque-là. La figure féminine la plus lumineuse reste celle de Jeanne d'Arc. Tel que montre l'écrivain roumain Bogdan Petriceicu Hasdeu, sa fille avait la noble intention d'écrire une épopée dédiée à l'héroïne nationale française qu'elle aurait voulu intituler *La Bonne Lorraine*.[10]Malheureusement, sa maladie et sa mort prématurée ne lui ont pas permis de mener à bien ce projet audacieux.

Dans le poème de ce recueil (*Jeanne d'Arc*) l'héroïne est surprise juste avant sa mort, en attendant d'être brûlée sur le bûcher. Le choix est peut-être délibéré, vu que la poétesse allait mourir tout aussi jeune que l'héroïne qu'elle peignait. Humaine, Jeanne pleure sa « jeunesse et la vie » mais n'accuse personne, ni « son roi » qui l'avait oubliée, ni les « saintes » qui semblaient l'avoir abandonnée. Deux pensées lui donnent le courage d'affronter la mort. La première est l'espoir de sauver la France. Sans doute Dieu qui mit tant de courage et tant de grandeur « d'âme » en elle, une « simple femme », l'avait-il choisie pour que ce grand dessein se réalise. Elle est persuadée que son sacrifice n'est pas inutile, que sa mort sera vengée et son pays sauvé :

Le peuple et le roi se levèrent contre les envahisseurs :
Mes adieux sonneront l'heure de la délivrance
Et c'est en périssant que je sauve la France.

Sa dernière arme contre les Anglais, la plus forte et la plus efficace, sera sa propre mort :

Mon arme invincible et qu'on ne peut m'arracher

Et qui vous chassera d'ici, c'est mon bûcher.[11]

D'autres figures féminines, célèbres ou anonymes, légendaires ou réelles, grandes dames ou simples vilaines apparaissent dans ce petit recueil. Elles y occupent une place privilégiée, comme elles en occupaient une dans la société médiévale française : Aude, la fiancée de Roland, qui n'hésite pas à rejoindre le célèbre héros dans la mort, Agnès Sorel, qui fait un vœu où l'amour va de pair avec la vaillance, Marguerite, fleur et femme, dont la beauté lui « entr'ouvre les cieux », Odette qui reste fidèle au « pauvre roi fol » abandonné par tout son entourage, une châtelaine « au front pur » qui unit « la timide candeur d'un cœur virginal » à « la fierté superbe d'une reine », la fiancée du croisé, simple vilaine, qui désire ardemment que son fiancé revienne vainqueur et qui regrette de ne pouvoir l'accompagner dans son périple, une autre vilaine qui s'imagine châtelaine, la femme d'un preux chevalier, une Dame couverte de bijoux précieux, entourée de beaux livres et de « superbes reliques » qui « étouffe ses pleurs » pour n'avoir pas d'enfants, etc.

La jeune poétesse regrette de n'avoir pas été une de ces grandes dames. Elle aurait aimé qu'un « vaillant héros » éprouvât pour elle un amour passionné et elle le lui aurait rendu. Ensemble, ils auraient partagé amour, gloire et périls :

J'aurais aimé qu'ainsi l'on conquît mon amour,
Et ce vaillant héros l'eût reçu sans retour
[…]
Dans sa main ferme et ronde ayant posé ma main
J'aurais bravé le sort, sans peur du lendemain ;

[9] Ibid., p. 52.
[10] Ibid., p. 143-144.
[11] Ibid., p. 54.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

[…]
Je l'aurais vu partir sans faiblesse et sans peur,
Sûre que du combat il reviendrait vainqueur
Et du haut du rempart admirant son cortège
De guerriers chevauchant sur des chevaux fringants,
J'aurais songé tout bas au tumulte des camps
Et prié Dieu qu'il le protège.[12]

Pour Iulia Hasdeu, le Moyen Age était l'époque de la transcendance, de la vaillance, mais aussi de l'amour courtois, de cette fin'amors qui supposait l'idéalisation, voire l'idolâtrisation de la femme, censée être une reine, une déesse. En ce sens, le chevalier qui promet de « porter toujours amour fidèle à sa Dame » est digne d'estime, tandis que le chevalier « poltron », « amant infidèle », qui a trahi sa foi et ses serments » perd sa gloire et devrait tout bonnement « s'enfouir au fond d'un monastère ».Le Moyen Age pourrait très bien servir de modèle pour un art de vivre – élégance, distinction, sentiment de l'honneur, etc., ainsi que pour un art d'aimer : soumission, fidélité, idolâtrie de la femme, bref une véritable religion de l'amour :

Comme l'on sert Dieu, l'on doit servir sa belle,
Le chevalier poltron est amant infidèle :
Le chevalier sert sa Dame et l'honneur
Dans ses combats, elle est présente à sa mémoire,
C'est elle qui l'anime et le pousse à la gloire :
C'est pour elle qu'il est vainqueur.[13]

La jeune poétesse chantait parfois un amour tout aussi exaltant que celui des troubadours et des trouvères. Férue des lois de l'amour chevaleresques, de cette fin'amors qui faisait de la femme l'inspiratrice des exploits du chevalier et l'objet de la vénération de celui-ci, elle désirait avec ferveur être aimée, idolâtrée, vénérée. L'amour rappelle la mort, Eros rencontre Thanatos, mais qu'importe du moment que l'on est aimée. Pour une femme, c'est la condition sine qua non d'une vie comblée :

Oh ! se savoir aimée ! ô bonheur sans pareil !

On pleure alors, oui, mais quelles douces larmes!
Être aimée, et mourir : ô mort pleine de charmes !
L'on meurt ensoleillée pour renaître au soleil.[14]

Avec l'amour courtois, le Moyen Age est saisi dans un de ses aspects éternels et immuables. Il va sans dire que les poètes lyriques à partir des troubadours et des trouvères jusqu'au XXe siècle ont chanté, ont exalté l'amour. Ce sentiment reste l'instance souveraine de la poésie personnelle.La jeune Julie à peine sortie de l'adolescence aspire aussi à l'amour idéal, un amour constant et total dont la fin'amors lui offrait maints exemples. D'ici l'attraction, voire la fascination qu'exerçait sur elle ce monde d'autrefois :

O bon vieux temps de la chevalerie

Où l'on croyait à l'amour, à l'honneur,
Où l'on donnait son âme à la patrie.
Où pour sa dame on mourait de bon cœur !
A sa parole un preux était fidèle
Et ses serments n'étaient jamais perdus.
Dans ses exploits, il invoquait sa belle :
Ah ! ce temps-là ne sera plus ![15]

[12] Ibid., p 7-8.
[13] Ibid., p. 64.
[14] Ibid., p. 96.
[15] Ibid., p. 26

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

Elle rêvait d'être aimée et chantée comme Laure et Béatrice l'ont été. Son âme jeune et vulnérable semblait être à la quête d'une âme sœur. Son rêve d'amour n'aurait pu se réaliser qu'à cette époque éloignée, peuplée de chevaliers « sans reproche et sans peur » et de Dames belles et gracieuses. Elle aurait aimé voir son nom écrit sur l'étendard d'un preux chevalier, le suivre du regard du haut d'une tour quand il partait pour une Croisade, attendre patiemment son retour victorieux ou mourir près de lui s'il tombait dans la mêlée :

-Oh ! trouvez-moi, trouvez-moi sur la terre

Un chevalier sans reproche et sans peur ;

Doux pour sa Dame, invincible à la guerre,

Ne combattant jamais que pour l'honneur ;

Loyal amant, à son serment fidèle,

Et généreux, bien que toujours vainqueur,

Il n'a jamais honoré qu'une belle ;

Ah ! c'est lui que cherche mon cœur.[16]

La place privilégiée occupée par l'amour est mise en évidence par l'histoire du chevalier qui ignore ce sentiment. Son lot est la solitude et la mort car « N'avoir personne aimé, c'est le comble du crime. »

Le tableau vivant et plein de couleur brossé par Iulia Hasdeu au Moyen Age français met en évidence des aspects extérieurs et intérieurs, psychologiques et moraux de la vie, retrace sa configuration spirituelle selon laquelle l'amour était fidèle, l'honneur poussé au plus haut degré, les serments et les promesses tenus. Une telle époque pourrait constituer, pour elle, un repère, un point d'appui. Une des options est néanmoins celle du « cavalier nocturne » au destin duquel elle, ambitieuse et géniale, aimerait s'identifier.

Plus haut ! Plus haut toujours !

Plus haut ! C'est ma devise.

[…]

Tu veux savoir mon nom,

Mon nom et mon histoire ?

Je suis l'Ambition

A cheval sur la Gloire ![17]

Dans son désir de récupérer le passé, elle s'oriente aussi vers la Ville, la Grande Ville, à savoir Paris, la capitale :

Souvent, les soirs d'hiver, je me transporte en songe

Dans le Paris d'antan, aux siècles envolés ;

Et ce rêve me plaît tant que je le prolonge

Et que je me crois vivre en ces temps reculés.[18]

Charmant et séduisant, le tableau du Paris d'antan est réalisé à l'aide des images concrètes visuelles : « tours gothiques », « balcons en saillie », « clochers pointus », « rue étroite et noire », « fenêtres à grilles », « balcons sculptés », etc. Le défilé des habitants – grandes dames,

[16] Ibid., p. 44.
[17] Ibid., p. 128.
[18] Ibid., p. 134.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

seigneurs, bourgeois et leurs femmes, jeunes filles « en corset de soie étroit », mendiantes « sordides », professeurs et étudiants dans le « gai » Quartier latin – offre l'image d'un Paris du Moyen Age au quotidien, tel que des médiévistes comme Georges Duby et Jacques le Goff auraient aimé décrire. La ville, en dépit de tous ces gens qui défilent dans les rues, est plutôt silencieuse. Les images auditives – un jongleur qui chante un lai, les homélies des professeurs, un mystère représenté devant Notre-Dame, des prières dans l'église, le son des orgues – s'ajoutent à celles visuelles, plus nombreuses, pour compléter ce tableau pittoresque et alléchant. Comme toute la France médiévale, Paris est profondément religieux :

Chevaliers et soldats, vilains et châtelaines,

Bourgeois et seigneurs, mendiants et bourgeois

N'ont qu'un même penser : c'est d'alléger leurs peines,

Et tournent leur esprit vers Dieu tous à la fois ![19]

C'est à l'église que se déroule la vraie vie spirituelle de la ville, à la lumière des cierges et aux sons de l'orgue qui répand « des torrents d'harmonie ».

Cette reconstitution du Paris d'autrefois est traversée par un puissant souffle lyrique. Les images sont superbes, pleines de charme, de poésie et de délicatesse. Rien de fictif ou de conventionnel, malgré l'inspiration livresque.

Le Paris d'aujourd'hui est présenté en diptyque. « Ville imposante », « princesse des cités », il « brille comme un phare éclatant dans la nuit ». Elle l'admire, il lui impose. Le poème s'achève sur l'image éblouissante du Paris contemporain :

Ici mon rêve cesse, et Paris se présente

A mes yeux tel qu'il est aujourd'hui : plein de bruit

De vie et de rumeur, une ville imposante

Qui brille comme un phare éclatant dans la nuit

Princesse des cités et du progrès le temple,

Où la science est reine, où tous les arts sont rois :

Honte à qui sans fléchir le genou le contemple !

Sa préférence va quand même vers ce Paris ancien, archaïque, avec lequel elle a des affinités spirituelles, de nature affective.

Pourtant, je préférais le Paris d'autrefois.[20]

En guise de conclusion, on peut affirmer que ce petit recueil, en dépit de l'âge jeune de l'auteur qui n'était pas encore parvenu à sa maturité artistique, vaut autant par le contenu que par la forme : clarté, simplicité, mais aussi élégance et distinction. Il pourrait avoir même une valeur documentaire par la restitution de la spiritualité, de la manière de vivre et d'aimer de toute une époque dans une vision personnelle.

Histoire, littérature et fiction se mêlent formant un tout unitaire, harmonieux qui retient l'attention et l'intérêt. Le style fort joli, fait de lyrisme et de gravité, est ponctué d'allégresse et de mutinerie juvénile. La poétesse évoque avec charme et enchantement les « grâces » d'une

[19] Ibid., p. 136.
[20] Ibid., p. 137.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)

époque où elle aurait aimé vivre. Elle chante cette époque avec son cœur. C'est là son plus grand mérite.

Bibliographie

Hasdeu, Iulia, *Chevalerie*, Editura Eminescu, Bucureşti, 2001.
Hasdeu, Iulia, *Oeuvres posthumes.Bourgeons d'avril*, Bucarest, 1889.
Hasdeu, Iulia, Hasdeu, B., P., *Documente şi manuscrise literare*, vol. III, Bucureşti.

BDD-A20497 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 00:13:29 UTC)